

Langages et mémoire
du corps en psychanalyse

Jean José Baranes

Langages et mémoire
du corps en psychanalyse

Préface à l'édition de poche de Gérard Bayle

é
ditions
rès

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Première édition parue sous le titre
Les balafres du divan, PUF, 2003

Version PDF © Éditions érès 2014

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3430-4

Première édition © Éditions érès 2012

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface à l'édition de poche, <i>Gérard Bayle</i>	9
Introduction.....	15
1. Sandor Ferenczi : notre arrière-pays ? À propos du « journal clinique »	25
2. Les balafrés du divan.....	45
3. La maladie humaine ou le malentendu.....	61
4. Dans mon dos, du marbre qui parle	107
5. Les adolescents au présent	135
6. Mémoires transgénérationnelles : le paradigme adolescent	153
7. Nouveaux développements pour le transgénérationnel.....	175
8. Le psychodrame, un observatoire privilégié pour les symbolisations.....	187
9. L'adolescent et son double : diversité et fonctions..	223
10. Double narcissique, logique du clivage et interprétation.....	247
11. Les symbolisations plurielles	275
Bibliographie.....	285

Le modèle d'exploitation qui m'occupe,
ça n'est pas celui qui épuise ce qu'il explore,
mais celui qui accroît ce qu'il ne connaît pas.

X...

Préface à l'édition de poche

La trace est l'apparition d'un proche, aussi lointain soit ce qui la laissa. L'aura est l'apparition d'un lointain, aussi proche que soit ce qui la laissa. Dans la trace, nous nous emparons de la chose ; dans l'aura, elle s'empare de nous.

Walter Benjamin

Marquer les esprits ne devrait pas faire partie de l'éthique de la psychanalyse, elle-même issue d'une confrontation aux aléas de la suggestion. Mais il faut bien des bornes pour se repérer face à un corpus théorique, si proche de la psychosexualité infantile qu'il est soumis au refoulement, à ses retours, à ses levées et à ses reprises.

Freud a tenu à ce que l'*Interprétation des rêves* marque le tournant du XX^e siècle bien que sa recherche ait été déjà bien engagée depuis les *Études sur l'hystérie*. Vint le « tournant des années folles » devant la compulsion de répétition et certains échecs des tentatives de levée du refoulement. Ce furent les années de l'étude du déni et du clivage. Du temps passa, vinrent les *états-limite*. Selon un schéma simpliste, on en était là à trente ans du « tournant du XXI^e siècle » ;

le psychanalyste se « penchait » sur les productions positives et négatives de son patient, se gardait de tomber dedans et interprétait. Mais il faut nuancer. Ce que les analystes alors formés apprenaient était en même temps bouleversé par certaines recherches individuelles de leurs superviseurs, cités dans ce livre.

Jean José Baranes fait partie d'une génération d'analystes pour qui ces apports ont changé la théorie et la pratique de la psychanalyse. Il les prolonge par ses contributions. Au malaise de l'angoisse de castration liée aux craintes des manques de l'être, s'ajoutent les vécus gelés ou catastrophiques du manque à être. Comment les prendre en compte, comment y faire face ? La psychanalyse classique de divan en donnait des aperçus, elle ne créait pas pour autant tous les leviers que l'on pouvait souhaiter afin de traiter ces patients. Se pencher sur eux ne suffisait pas. Les manifestations contre-transférentielles étaient elles-mêmes brouillées. Il fallait de nouveaux points de vues.

Freud avait progressivement épuré le dispositif analytique de certaines sources d'artéfacts liées à la pratique médicale. Il avait supprimé les visites à domicile, les prescriptions de médicaments, les massages, les soins hydrothérapeutiques, les interventions de tiers, etc. Il travaillait avec des adultes qu'il recevait sur son divan six fois par semaine pendant une heure. L'idéalisation de cette épuration devait conduire certains psychanalystes à d'autres retranchements théoriques ou pratiques.

La psychosexualité infantile en fit les frais en Angleterre. En France, certains analystes devinrent quasiment muets avec leurs patients, à la recherche de signifiants verbaux ou dans l'attente du constat par le patient de la fausse route du transfert. Les patients bons névrosés pouvaient s'en sortir. Ce n'était pas le cas pour ceux dont le manque à être nécessitait le maintien d'un analyste, quel qu'il soit ; mieux valait être mal accompagné que seul.

Jean José Baranes avait rapidement compris qu'il fallait autre chose pour comprendre ces cas dits difficiles. Après les recherches et les souffrances de Ferenczi, une voie s'ouvrait avec les psychanalystes d'enfants qui avaient préservé le jeu comme approche et comme cadre. Certains avaient commencé à faire jouer des adultes grâce à la pratique du psychodrame psychanalytique. Cela pouvait s'étendre et s'accorder avec la psychanalyse des adolescents pour lesquels le silence en séance et l'immobilité du divan apparaissaient comme autant de maltraitances. La pratique psychanalytique en institution aidant, l'auteur de ce livre s'est confronté à des approches dans lesquelles, adossé à des tiers, il pouvait se laisser aller à des sensations induites par la rencontre psychanalytique, et tenter d'en rendre compte.

Freud rappelait que pour casser une noix il vaut mieux en presser deux l'une contre l'autre. Le paradigme de l'adolescence et la structure topique et dynamique du psychodrame sont les deux sources principales des recherches de Jean José Baranes et renvoient à la prise en compte du transgénérationnel et de l'hétérogénéité.

Historiciser la rencontre transgénérationnelle de l'adolescent et de ses parents achoppe parfois sur une abolition temporelle homogénéisante, un télescopage des générations dans ce que l'on peut considérer comme un Œdipe catastrophé. À l'opposé, l'hétérogénéité du groupe d'acteurs de psychodrame donne toutes ses chances à une différenciation historicisée, pour peu que le meneur de jeu puisse avoir confiance dans tout ce qui émergera, y compris – et surtout – les « erreurs » au hasard des jeux.

On ne se lance pas dans une telle aventure sans assurances pour le patient et l'analyste.

Le groupe de psychodrame constitue une bonne représentation de ce garant, tout comme l'écoute d'un ou de plusieurs collègue ; de même l'assistance d'une bonne institution ayant intégré la notion des soins à apporter au

cadre. Autant de liens en réseau constituant un filet de sécurité, celui justement dont manquent les patients concernés. Ce n'est pas qu'ils manquent absolument de liens tissés par l'amour et par la haine d'un ou de plusieurs objets, le problème vient du relâchement du réseau, des espaces trop grands dans le maillage, de la destructivité passive de ces trous. On peut imaginer ces espaces comme des vides de structure, de chaos de bribes de liens détruits ou inaboutis, d'excitations bouillonnantes, inhibantes par leur puissance même, ou jaillissantes dans les décharges destructrices, « vide médian structural » pour l'auteur.

En se laissant couler dans ce manque à être, l'analyste vient avec tous ses liens et son histoire. La plongée même est déjà une façon de calmer le désaccordage. Par cette immersion sensorielle, partie d'un surplomb théorico-pratique bien intégré, vers ces gouffres et ces brasiers, commence à s'opérer la transformation, la mutation symbolisante primaire qui saisira le patient, le psychanalyste et son groupe. Le patient n'est pas seul dans son monde. Un être humain est venu, non seulement pour partager ses sensations, mais aussi pour les qualifier. Le complément de liens dont bénéficie le patient qualifie alors l'analyste pour une position de double narcissique qu'il va falloir faire évoluer jusqu'à ce qu'il devienne facultatif puis qu'il disparaisse comme tombent les dents de lait.

Le patient pourra alors vivre seul avec, non pas un objet manquant, mais un objet absent. La trace est habitée par un sujet et le souvenir d'un objet, ce qui permet d'être seul en présence du souvenir de l'autre et ouvre le passage vers la recherche de nouveaux objets.

Ce partage des sensations, du sensoriel, semblerait mystérieux si l'on s'en tenait à la théorie de l'identification projective par laquelle le patient fait porter à autrui, et contrôle en celui-ci, une partie de son fardeau intolérable. Mais ici, il s'agit d'autre chose, d'une autre approche. Des

mouvements, des vibrations, des poussées et des retraits sont émis et reçus. Pour notre auteur, ils viennent des mémoires du corps du patient, là où ils circulent sur des traces en circuit fermé, faute de prise en charge par une poussée qui leur donnerait un statut de motion pulsionnelle d'une représentation de chose. Les mémoires du corps de l'analyste disposent des moyens de rompre la circularité en se proposant comme objet. Ce que le patient ressent transforme le parcours de ses excitations et les oriente vers la voie pulsionnelle.

Mais sortons un moment de ces allusions métapsychologiques et pensons un peu à ce que nous fait, *fait de nous*, la rencontre artistique lorsque nous la trouvons après l'avoir cherchée¹. Les hallucinations d'odeurs induites par un tableau de Bacon ou de Lucian Freud, celles d'espaces infinis venant d'œuvres de Rothko, les hallucinations visuelles colorées et informes d'une composition musicale de Betsy Jolas ou d'une sonate pour piano de Boulez, le tassage physique à l'écoute d'un poème de Keats, l'envie de marcher devant une chorégraphie de Pina Bausch, la main qui s'avance vers une sculpture de Arp sont des exemples de ces mouvements primaires, avant toute intégration, avant toute appropriation, avant tout commentaire. Il y a là une cocréation qui reste à qualifier et à différencier de ce qui se passe dans une psychanalyse – les artistes sont des passeurs de sensations – mais la mémoire sensorielle est convoquée dans les deux cas.

Dans une perspective psychanalytique nouvelle, le lien transformationnel opère pour le patient comme pour l'analyste en cocréation. Le premier en sort plus fort de symbolisations symbolisantes, l'autre d'un gain propre à réduire l'éternel écart théorico-pratique. La cure de parole reprend

1. On s'autorise ici de ce que Jean José Baranes, psychanalyste, praticien du psychodrame, est aussi artiste plasticien.

ses droits dans le moment même du passage du déni à la dénégation, du comblement du clivage au passage par le refoulement. On peut y voir un refoulement originel après coup grâce auquel s'opère une symbolisation secondaire associée et dépendante de la symbolisation primaire. En ce sens, l'auteur peut légitimement argumenter les théories du cadre en proposant de les considérer comme des symbolisations plurielles en latence.

Cet ouvrage de Jean José Baranes montre la présence de tout son jeu, au sens du jeu d'orgue, cette fois-ci. Contraste frappant avec sa capacité à refouler ou à abolir – dont il tire parti ainsi que ses compagnons de psychodrame – dans des situations cliniques telle celle de Méli-Mélo, surnom d'une de leurs patients. Oubli comme s'il était une plante verte dans le pire des cas, comme si le refoulé était celui de la sexualité infantile dans le meilleur. Ce que la cure obscurcit réapparaît au moment de l'écrit, ce qui ne va jamais sans quelque résistance à braver le refoulement des théories sexuelles infantiles qui restent sous jacentes aux élaborations novatrices.

Ce livre dégage des perspectives novatrices et fécondes pour une psychanalyse dont la théorie confirme la corporeité, support d'une éventuelle thérapie corporelle dans laquelle on ne se touche pas. C'est un tournant.

Gérard Bayle

Introduction

« Un homme se propose la tâche de dessiner le monde. À mesure que les années passent, il peuple un espace d'images de provinces, de royaumes, de montagnes, de baies, de navires, d'îles, de poissons, d'instruments, d'astres, de personnes. Un peu avant de mourir, il découvre que ce patient labyrinthe de lignes trace l'image de son propre visage. »

El Hacedor, J.L. Borges

Le temps n'est pas si loin où la psychanalyse était l'objet d'un remarquable clivage, chez les psychanalystes eux-mêmes, entre une idéalisation de la psychanalyse « pure » à laquelle les analystes en formation de ma génération aspiraient sans jamais y atteindre bien évidemment, et des pratiques considérées comme bâtarde, pour ne pas dire transgressives – cache-misère ou résistances à la psychanalyse –, qui amenaient les mêmes analystes en formation à exercer dans le champ de la santé mentale et à y rencontrer les groupes, les adolescents, les pathologies autistiques ou les psychoses avérées de l'adulte ou de l'enfance,

et, nécessairement, les institutions qui les « prenaient en charge » avec plus ou moins de bonheur et de créativité.

Mais il n'était pas alors question d'envisager une mise en relation de l'un et l'autre champ d'expérience et de savoir, même si certains pionniers en prenaient le risque. Parmi ceux-ci, Didier Anzieu, marginalisé dans sa propre société analytique du fait même de ses intérêts un peu singuliers pour la culture de groupe et le psychodrame, technique introduite depuis peu en France par Moreno ; René Diatkine, dont la vive intelligence, s'alimentant des contradictions de sa double pratique de psychanalyste et de directeur de centre de santé mentale, interrogeait inlassablement le processus analytique et les conceptions que s'en faisaient les psychanalystes ; Michel de M'Uzan, dont les intérêts pour la psychosomatique et la création littéraire le menaient à inventer des positions analytiques originales ; André Green, enfin, qui alliait la rigueur théorique à l'ampleur de la vision quant aux limites, aux transformations et aux extensions obligées de la théorie et de la pratique analytique.

En arrière-plan – ou au premier, selon le cas – se repéraient les effets des débats puis du divorce avec Jacques Lacan, et la place centrale conférée par ce dernier au champ de la parole et du langage dans la théorie et la pratique de la cure. Chacun de nous avait à se débrouiller avec ce divorce parental, et à tracer sa propre voie à partir de cet héritage.

Issu d'un milieu polyglotte, né dans un pays où la pluralité culturelle et religieuse était la règle, je pris très tôt le parti de la diversité, de la limite et des marges, qui m'apparaissent encore aujourd'hui comme lieux de transactions fertiles entre soi et l'autre, entre dedans et dehors, entre singulier et pluriel, attaché à mon tour à tenter de comprendre et théoriser les conditions d'une pensée sur la pensée et ses aliénations, comme son ancrage dans la pulsion, le corps, la relation à l'autre et au groupe.

Toute recherche est dans notre champ de savoir, mise en tension de certaines problématiques singulières à partir de son histoire professionnelle et personnelle, comme des événements de la vie. Il y avait dans le mouvement de recherche qui m'animait alors, nécessairement, la présence des théories sexuelles infantiles que tout humain se donne pour pousser toujours plus loin les énigmes de la sexualité et du mensonge des adultes, et cela dans le secret, le doute et la quête transgressive d'un savoir interdit. Mais se posait à moi, tout autant que le plaisir de pensée, la question de l'identité et de l'accès à une pensée autonome, par delà les effets de la destructivité intérieure et des « capacités négatives » à l'œuvre en chacun de nous, de manière inégalement créatrice/destructrice.

C'est ainsi que je m'attachai à explorer dans un premier temps les conditions de cadre (familial, institutionnel) pour l'avènement d'un espace potentiel et l'émergence d'un sujet singulier, la dialectique figure-fond, processus psychiques – conditions de l'activité de symbolisation, m'apparaissant comme un axe majeur de la réflexion et des travaux portant sur les modalités primordiales de l'activité de pensée.

La question du deuil impossible et les travaux de Torok et Abraham sur la crypte me permirent, dans les années 1970, de faire la jonction entre les territoires « marginaux » qui me préoccupaient jusque-là et la cure analytique. Ces travaux contiennent en effet en germe les questions essentielles, déjà rencontrées à l'aube de la psychanalyse par Ferenczi, auxquelles sont confrontés les analystes aujourd'hui, et que cet ouvrage tente d'explorer, à sa manière et selon ses lignes propres : clivage du Moi, mise en crise de la topique psychique, échec à l'appropriation subjective de son histoire (ou de sa préhistoire) et de son corps à travers le langage verbal, nécessité enfin d'un autre engagement du psychanalyste que celui, confortable et élégamment sophistiqué, du jeu langagier « ordinaire », celui de la

névrose de transfert. Remarquons au passage qu'on n'en parle plus guère d'ailleurs aujourd'hui, lui préférant une interrogation sur les formes processuelles plus étranges que la clinique contemporaine nous donne à voir et à entendre, et qui impliquent, comme on le lira dans le chapitre conclusif de cet ouvrage, de mener deux registres de réflexion. D'une part, plutôt que de continuer à opposer cure analytique « type » et pratiques psychothérapeutiques, il était intéressant de prendre en compte la notion de travail de psychanalyse dans des praticables différents. Avec elle s'imposait une nouvelle conception du cadre, qui va favoriser plus spécifiquement tel ou tel registre du fonctionnement et des processus psychiques, par exemple en faisant une plus grande place à l'éprouvé et à la « mémoire du corps ». Et, simultanément, devra s'opérer un renouvellement des conceptions sur la symbolisation, à partir du constat de ses limites dans le dispositif analytique « classique ». La symbolisation dans les *setting* analytiques d'aujourd'hui est *plurielle*, hétérogène dans ses logiques psychiques, et doit prendre en considération, plus qu'elle ne le faisait jusque-là, les registres primaires de la symbolisation, ceux où l'analyste devient le médium malléable d'une expérience jamais vécue à ce jour ou, à tout le moins, prématurément interrompue. C'est ce que nous ont appris Winnicott et Bion, qui renouvellent de fond en comble la pensée freudienne, sans la remplacer d'aucune manière pour autant.

Je m'expliquerai à présent sur ce qui lie ensemble les travaux, divers en apparence, réunis dans cet ouvrage et qui s'étendent sur une vingtaine d'années, fil qui ne m'est apparu de manière convaincante qu'au fur et à mesure de l'approfondissement de mes conceptions sur le processus analytique. Tous relèvent du même questionnement sur la symbolisation dans la clinique analytique, et cela en l'abordant sous des angles variés afin d'en cerner enjeux et contours. Le lecteur

pourra constater à la lecture de ces travaux que nombre d'entre eux demeurent dans la logique d'une « théorie de la représentation » prévalente et des conditions de son efficacité. Ce n'est que tardivement qu'ils donnent toute sa place à la conception d'une symbolisation réellement plurielle.

Un certain nombre des textes que l'on lira ont déjà été publiés dans diverses revues de psychanalyse, d'autres ont été rédigés pour la circonstance. Il m'est en tout cas apparu que la publication de l'ensemble de ces textes dans cet ouvrage, certains sans modifications ni réécriture majeure, d'autres – la majeure partie – largement remaniés ou développés, avait l'intérêt de donner témoignage du travail d'élaboration théorique qui s'est fait au long des années et aboutit à cette conception renouvelée de la symbolisation. Aussi bien d'ailleurs que dans les travaux, publiés antérieurement, concernant le cadre institutionnel ou la famille considérée comme cadre¹, il s'est en effet constamment agi pour moi d'explorer et d'approfondir cette question. Je proposerai donc, dans les textes que l'on lira ici, d'envisager aujourd'hui la question de la pratique psychanalytique sous l'angle de la diversité des modes de travail de la psyché².

Certes, la psyché opère en régime névrotique ordinaire ce travail entrecroisé et complexe des temps et des logiques psychiques, sorte de tissage et de réinscription permanente des traces dans les versions successives du fantasme. Dans le

1. Cf. notamment les ouvrages collectifs *La question psychotique à l'adolescence* (J.J. Baranes et coll., Paris, Dunod, 1991), *Le négatif, figures et modalités* (A. Missenard et coll., Paris, Dunod, 1989), et les articles « La maison natale » (*Topique*, 28, 1981), « Les chemins de traverse » (*Psychanalyse à l'Université*, 7, 272, 1987).

2. C'est bien d'ailleurs une telle position qui est implicitement à l'origine des travaux des Botella sur la figurabilité (cf. C. Botella et S. Botella, *La figurabilité psychique*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 2001).

cas des souffrances identitaires narcissiques (Roussillon) par contre, force est de passer par d'autres registres psychiques que ceux de la symbolisation secondaire. L'affect, le corps, la perception, la sensorialité, ces exclus de principe par le dispositif de la cure « classique » – non pas pour les évacuer, mais pour en permettre la reprise langagière par le sujet –, deviennent alors nos points d'appui pour tenter de redonner à nos patients une enveloppe psychique (Anzieu) et un accès à ces excitations mal pulsionnalisées et volontiers clivées, de dramatiser en quelque sorte ces registres archaïques de la souffrance narcissique qui débordent – ou échappent – au champ du langage verbal : non pas du méconnu refoulé et des représentations de mot, mais des traces mnésiques et des représentations de chose, du matériau psychique dénié clivé ou faisant irruption sous une forme insuffisamment déplacée-décondensée dans le langage. C'est à partir de ces figurabilités issues des traces mnésiques perceptives, survenant dans un espace psychique intermédiaire ou transitionnel, que le travail de rêverie de l'analyste (singulier ou collectif selon le dispositif) va favoriser ce tissage incessant des psychés et des régimes psychiques, véritable navette (ou médium malléable) faisant le va-et-vient entre les protagonistes et les divers registres psychiques.

Un texte sur le journal clinique de Sandor Ferenczi introduit l'ouvrage et situe les questions qui y seront travaillées ultérieurement. L'homme fut un précurseur, même s'il se « noya » dans son amour éternellement déçu pour son Maître idéalisé, Freud.

Viennent ensuite trois textes sur ces patients chez qui la souffrance narcissique prévaut et qu'on a pu appeler les « cas difficiles », appellation dont la pertinence est discutée ici. Ils mettent à mal, bien souvent, l'analyse et l'analyste, et appellent de la part de ce dernier à une attitude de présence en identité malléable, le passage par des phénomènes de